

Encore un livre sur le baroque !

Maxime Cartron



Jean-Claude Vuillemin, *Épistémè baroque. Le mot et la chose*,
Paris : Éditions Hermann, coll. « Savoir lettres », 2013, 391 p.,
EAN 9782705684488.

Pour citer cet article

Maxime Cartron, « Encore un livre sur le baroque ! », Acta fabula,
vol. 15, n° 1, Notes de lecture, Janvier 2014, URL : [https://
www.fabula.org/revue/document8388.php](https://www.fabula.org/revue/document8388.php), article mis en ligne le
06 Janvier 2014, consulté le 23 Avril 2024, DOI : 10.58282/acta.
8388

Encore un livre sur le baroque !

Maxime Cartron

Eugenio D’Ors, Jean Rousset, Marcel Raymond, Gisèle Mathieu-Castellani, Victor-Lucien Tapié, Didier Souiller¹, Claude-Gilbert Dubois, Jean-Pierre Chauveau, Gilles Deleuze.... Une liste non exhaustive de noms importants pour l’histoire et l’herméneutique d’un mot, d’un concept, d’une création intellectuelle². On peut en effet distinguer plusieurs phases dans l’évolution de l’appréhension du « baroque³ ».

Si l’on sait que le mot est porteur dès le xvii^e siècle d’une connotation péjorative qui perdurera longtemps avant d’être réexaminée par des historiens de l’art comme Burckhardt et son disciple Wölfflin, la phase décisive de sa réhabilitation est amorcée par la thèse de Jean Rousset, *La Littérature de l’âge baroque en France* (1953), qui démonte l’axiologie pesant sur le Baroque et définit les propriétés d’un courant littéraire qu’il fait s’étendre de la fin du xvi^e siècle⁴ au milieu du xvii^e siècle⁵. Cette périodisation, globalement adoptée par tous les dix-septémistes poursuivant dans la lignée de Rousset des recherches sur le Baroque, se heurte à la thèse d’Eugenio d’Ors qui conçoit le Baroque comme un « Éon » au sens platonicien du terme, c’est à dire une force vitale ontologique inhérente à la Nature du Monde, qui transcende nécessairement les époques en ce qu’elle s’oppose au Classicisme, son revers éternel⁶. Ainsi, deux clans se forment dans l’histoire de l’appréhension du Baroque : les « inactuels » (menés par d’Ors⁷, historien de l’art) et, en somme, les historiens de la littérature, et plus généralement les critiques et théoriciens de la

¹ Didier Souiller posait déjà en 1988 cette question à l’orée de son livre intitulé *La Littérature baroque en Europe*, p. 7, Paris, PUF, (Littératures modernes) : qu’y a-t-il de nouveau à dire sur le baroque ?

² Ainsi, Jean Serroy note justement : « les baroques, si baroque il y a, ne savaient pas qu’ils l’étaient. » p. 9 dans *Poètes français de l’Age Baroque*, Paris, Imprimerie Nationale, 1999. Il y a donc bien quand on parle de baroque un regard postérieur à l’œuvre, celui de l’herméneutique portée par l’histoire littéraire, qui a conféré ce qu’on semble a priori fondé à appeler une étiquette à une période que l’on appelle parfois avec plus de prudence le « premier dix-septième siècle » ; cf. par exemple David Lee Rubin, *La Poésie française du premier dix-septième siècle*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1986 et rééd. Voir aussi les travaux d’Henri Lafay, qui a été le premier à employer cette qualification dans *La Poésie française du premier dix-septième siècle*, Paris, Nizet, 1975.

³ On pourra notamment se reporter en plus de l’ouvrage de Didier Souiller (cf. note 1) à Jean Rousset, *La Littérature de l’Age Baroque en France. Circé et le paon*, Paris, José Corti, 1953 et *L’Intérieur et l’extérieur. Essais sur la poésie et le théâtre au xvii^e siècle*, Paris, José Corti, 1968 ; mais aussi Victor-Lucien Tapié, *Le Baroque*, Paris, PUF, 2008 (1961), édition mise à jour par Didier Souiller et *Baroque et Classicisme*, Paris, Flammarion, 1980 ; ou encore Marcel Raymond, *Baroque et renaissance poétique*, Paris, José Corti, 1955, ainsi que Claude-Gilbert Dubois, *Le Baroque. Profondeurs de l’apparence*, Paris, Eurédit, 2011 (1973), nouvelle édition et *Le Baroque en Europe et en France*, Paris, Eurédit, 2011 (1995), nouvelle édition.

⁴ En pensant notamment aux œuvres de Jean de Sponde (1557-1595), Jean-Baptiste Chassignet (1571-1635) ou encore Agrippa d’Aubigné (1552-1630).

⁵ Avènement triomphal du Classicisme.

littérature. Les philosophes ont aussi leur mot à dire, et si Deleuze définit le Baroque comme un « esprit du pli », en mettant en lumière ses caractéristiques ontologiques structurelles, l'ouvrage de Jean-Claude Vuillemin *Épistémè baroque* pourrait bien ouvrir de nouveaux horizons à la problématique baroque. En effet, J.-C. Vuillemin, spécialiste de la littérature du xvii^e siècle, met ici en œuvre un regard foucauldien⁸ qui nous engage vers l'histoire des idées. Il convient ainsi de voir ce que cette approche peut apporter à une notion encore insaisissable.

L'héritage critique

Il est nécessaire de se poser la question de l'héritage critique quand on ouvre en 2014 un livre portant sur un sujet aussi couru que le Baroque, d'autant que J.-C. Vuillemin ne dédaigne pas de se positionner explicitement face à ses prédécesseurs et qu'il construit ouvertement son propre *ethos* critique, et ce dès son « Prologue » (p. 9-23).

J.-C. Vuillemin récuse tout d'abord avec vigueur la perspective d'Eugenio d'Ors (p. 17-18 et p. 20 notamment) et adhère à la périodisation traditionnelle du baroque, qui serait donc bien un phénomène historique, et non un Éon. Toutefois, J.-C. Vuillemin, et c'est là l'originalité de sa démarche, va aussi rompre avec l'approche thématique et stylistique, qui restait globalement privilégiée par les Rousset, Dubois et autres Souiller. Il se place ainsi hors des deux « clans » critiques s'opposant sur la notion de baroque. L'essentiel, selon J.-C. Vuillemin, n'est pas dans une querelle sur la périodisation du baroque, étant acquis que ce phénomène historique ne saurait connaître une sorte de résurrection contemporaine (p. 16). Partant, la problématique est d'ores et déjà *réexaminée* en ce qu'elle est sortie du point de non-retour qu'elle avait atteint. S'attacher avant tout à décrire l'Épistémè baroque, c'est bien montrer en quoi « davantage qu'un style, le Baroque est un dessein, voire un *Dasein*. » (*ibid.*).

⁶ On distingue ici la thèse de Nietzsche selon laquelle la création artistique surgirait d'une opposition entre deux polarités rigoureusement antithétiques : l'esprit apollinien (= ici le Classicisme) et l'esprit dionysiaque (= ici le Baroque). Voir *La Naissance de la tragédie*, Paris, Folio Essais, traduction de Geneviève Bianquis, 1949 et l'ouvrage d'Eugenio d'Ors, *Du Baroque*, Paris, Folio Essais, 2000, traduction d'Agathe Rouart-Valéry (1935).

⁷ Clan dans lequel on peut ranger par exemple Severo Sarduy et son « néo-baroque », cf. *Barocco*, Paris, Seuil, 1975. Il faut noter que le terme « baroque » est de nos jours parfois employé dans ce sens pour désigner les écrivains de la Caraïbe, voir notamment Dominique Chancé, *Patrick Chamoiseau, écrivain postcolonial et baroque*, Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque de littérature générale et comparée », 2010. Toutefois, on peut également songer à Roland Barthes, qui a utilisé le baroque pour approcher un auteur n'entrant pas dans la périodisation définie par Rousset et les dix-septiémistes. Barthes allait ainsi dans le sens d'une théorisation qui ne serait pas historiquement limitée par ladite périodisation et qui viserait à redéfinir le Baroque. Voir « *Tacite et le baroque funèbre* », p. 108-111 in *Essais critiques*, Seuil, 1964.

⁸ Ce que le titre revendique déjà de manière transparente, cf. Michel Foucault, *Les Mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1966.

On peut donc dire que, selon J.-C. Vuillemin, il aurait fallu décrypter la « sensibilité » (*ibid.*) propre au Baroque avant de s'attacher aux éléments stylistiques et thématiques produits par cette sensibilité. Loin de mépriser l'aspect thématico-stylistique, J.-C. Vuillemin entend au contraire chercher en lui et plus encore, au-delà de lui, sa propre validité, en reconstruisant cette fameuse « Épistémè baroque ».

On aimerait en outre mettre en lumière de possibles rapprochements avec la pensée d'Eugène Green. J.-C. Vuillemin écrit par exemple :

De même, on pourrait se demander si la prolifération des congrégations et des ordres religieux, ainsi que leurs fastueuses manifestations et la passion accrue de l'époque pour des problèmes théologiques souvent abscons, ne seraient pas inversement proportionnelles au retrait inexorable de la divinité de la scène du monde.

On se souvient qu'E. Green avait déjà mis en œuvre un raisonnement semblable quant à la dimension d'« oxymore tragique » habitant le premier xvii^e siècle⁹. Selon ce dernier, l'avènement de la science, du cartésianisme, et par ricochet de la notion d'individu, de sa volonté de se rendre « maître et possesseur de la nature¹⁰ », écartait bien Dieu de « la scène du monde » et la privait de sa fable¹¹, de sa dimension mystérieuse et mystique que la parole baroque cherchait, habitée qu'elle était par le divin, à réactiver. Certes, J.-C. Vuillemin propose, on le verra, de nouvelles interprétations originales de cet « oxymore tragique », mais il nous semble qu'il s'inscrit également dans une pensée proche de celle d'E. Green. Reste que pour J.-C. Vuillemin ces propositions forment une « poétique apocryphe du Baroque » (p. 126-136) à laquelle il n'adhère pas. En effet, selon l'auteur d'*Épistémè baroque*, c'est la dramaturgie de Rotrou qui pourrait, le mieux, tenir lieu de poétique au Baroque (p. 136). Face à l'héritage critique proposant diverses poétiques du Baroque (de Jean Rousset à Michèle Clément en passant par Eugène Green), J.-C. Vuillemin répond en offrant celle d'un dramaturge. Il y a là une volonté affirmée de refuser la (re)construction excessive — parfois inévitable — en critique littéraire quant à la poétique générale du Baroque. Pour cette raison, J.-C. Vuillemin n'adhère pas aux « poétiques apocryphes » ; mais sous sa plume, la pensée « apocryphe » a certainement une valeur autrement méliorative que la pensée issue de la *doxa*, qu'il combat farouchement. La réflexion critique de J.-C. Vuillemin est une réflexion de la marge, une pensée dont l'anthropologie est foucauldienne. À cet égard, elle est à même de scruter les interstices bouchés de l'épistémè baroque.

⁹ Dans *La Parole baroque*, Paris, Desclée de Brouwer, 2001 que J.-C. Vuillemin cite dans sa bibliographie.

¹⁰ Selon la célèbre formule de Descartes dans le *Discours de la méthode*.

¹¹ Cf. Jules Supervielle, *La Fable du monde*, NRF Gallimard, 1987, (Poésie/Gallimard), édition de Jean Gaudon.

Bouleversements dans l'épistémè

La parution récente de la onzième livraison de la revue *Fabula-LhT* consacrée à l'année 1966 ([1966, annus mirabilis](#)) nous donne à lire un article de J.-C. Vuillemin justement intitulé « [Foucault et le classicisme : les œillères de l'histoire \(littéraire\)](#) ». Cet article, datant de 2012, a été repris dans l'ouvrage dont nous rendons compte. Il consiste en une réévaluation du travail de Michel Foucault dans *Les Mots et les choses*. Foucault aurait contribué à perpétuer le mythe d'une épistémè classique, épistémè relevant, selon la pensée traditionnelle, de la première modernité, le Baroque étant alors considéré comme une simple dégradation de la Renaissance ou comme une esthétique désordonnée, sans véritable portée philosophique. Cette vision cyclique et quelque peu démodée au regard des études florissantes et rénovatrices quant à l'appréhension du Baroque depuis les années 1950 est donc, selon J.-C. Vuillemin, reconduite par Foucault. À cet égard, *Épistémè baroque* se présente simultanément comme une réévaluation et comme une révolution de l'appréhension anthropologique et littéraire de la pensée du premier xvii^e siècle. J.-C. Vuillemin propose en effet de considérer cette pensée comme celle du « pari baroque sur le monde » (p. 263-336), consistant en une déprise du sacré, qui se retire petit à petit des esprits humains. E. Green ayant proposé des thèses semblables¹², J.-C. Vuillemin s'inscrit donc dans un paysage critique commençant à interroger cette disjonction semble-t-il essentielle entre désir du monde et désir du monde divin, disjonction marquée par un « changement de décor » (voir « Rupture épistémologique : un nouveau regard sur le monde », p. 205-262) impulsé par un « nouveau metteur en scène », l'Homme lui-même, qui démontre, entre autres par la puissance potentielle de toute représentation, théâtrale notamment, qu'il peut être créateur au même titre que Dieu¹³. Cette réévaluation ne se comprend cependant pas sans la révolution qui l'accompagne. On peut parler de révolution dans la mesure où Vuillemin propose, en désaccord avec Foucault, de faire du Baroque le premier seuil de notre modernité. La pensée traditionnelle choisit la fin du xix^e siècle pour marquer l'acte de naissance de cette dernière, acte de naissance symbolisé par le fameux « Dieu est mort » de Nietzsche dans *Le Gai savoir*. Mais J.-C. Vuillemin nous aide à voir que d'une part, Dieu est déjà en train de mourir dès le premier xvii^e siècle et, d'autre part, que le Classicisme dont Foucault, victime des « œillères de l'histoire (littéraire) », ne contestait pas la légitimité quant à la construction anthropologique de notre modernité, ne peut aucunement constituer la première strate de l'histoire et de l'historiographie modernes.

¹² Dans *La Parole baroque*, Paris, Desclée de Brouwer, 2001 que J.-C. Vuillemin cite dans sa bibliographie.

¹³ Voir à ce propos les articles de J.-C. Vuillemin sur Rotrou, qui cherchent également à démontrer cette hypothèse.

Baroque & Classicisme

C'est donc à travers le conflit, éternel selon d'Ors, sempiternel selon les critiques dubitatifs quant à l'utilité de ce qu'ils considèrent comme des étiquettes superfétatoires, entre Baroque et Classicisme que la (re)construction et la compréhension de l'épistémè baroque peuvent avoir lieu. J.-C. Vuillemin se demande ainsi, en héritier de Foucault, si la caractérisation doxale d'une part du Baroque, d'autre part, du Classicisme ne sont pas mues par des discours idéologiques institutionnels, qui deviennent alors suspects. J.-C. Vuillemin nous démontre avec à propos que si le Baroque n'existe pas, le Classicisme pas davantage. On sait grâce au livre de Marc Fumaroli sur *L'Âge de l'éloquence* et à la relecture de Jean Rousset de son propre travail dans *Dernier regard sur le baroque* combien ces mots peuvent être trompeurs et dangereux. Ainsi, M. Fumaroli proposait des critères plus stylistiques : le Baroque serait qualifié d'asianisme (style fleuri, abondant, terme issu de la rhétorique antique et donc très usité au xvii^e siècle¹⁴) et le Classicisme d'atticisme (style bref, plus contenu, moins exubérant, également en usage au xvii^e siècle). J.-C. Vuillemin refuse néanmoins le critère stylistique en raison de l'axiologie qui l'habite : asianisme reste en effet un terme péjoratif, contrairement à atticisme. L'apport le plus singulier de J.-C. Vuillemin reste donc le fait de rabaisser le Classicisme et de rehausser le Baroque. Il entend ainsi démontrer que le Baroque a plus de légitimité à exister que le Classicisme, qui serait une invention de la pensée institutionnelle française cherchant à démontrer une exception toute française, exception jugée inexistante et fallacieuse. Le duel Baroque-Classicisme tourne donc dans *Épistémè baroque* à l'avantage du premier. On pourra éventuellement s'interroger sur ce renversement quelque peu étonnant et se demander si J.-C. Vuillemin ne cède pas au désir foucauldien de retourner le discours doxal, où s'il ne nous présente pas lui-même un discours idéologique en faveur du Baroque et donc une nouvelle axiologie, mais il n'en reste pas moins qu'*Épistémè baroque*, par sa rigueur anthropologique et critique, nous donne à lire une autre histoire du Baroque, une histoire débarrassée de la comparaison axiologique avec le Classicisme et, partant, une autre (pré)histoire de notre modernité.

¹⁴ Voir par exemple Lamy, *La Rhétorique ou l'art de parler*, Paris, Honoré Champion, 1998, coll. « Sources classiques », édition de Christine Noille-Clauzade, p. 344.

Herméneutique & anthropologie

Tout au long de son ouvrage, J.-C. Vuillemin insiste enfin sur le fait que le baroque qu'il présente est « son » baroque (voir « Mon *Baroque* », p. 201-203) et non pas « le » Baroque¹⁵. Cette précaution oratoire permet d'attirer l'attention sur cette idée foucauldienne : si tout le monde parle d'un lieu de pouvoir, J.-C. Vuillemin dit avec honnêteté qu'il n'échappe à cette règle. Loin de dédouaner quiconque, cette remarque donne à penser et amène de possibles discussions, car c'est là le signe d'une pensée vivante que de susciter des réactions et des interrogations :

Pour Pascal, comme pour saint Augustin (Confessions, VII, XX et XXI), toute vérité et toute justice dignes de ce nom ne sauraient venir de l'homme, mais seulement de Dieu. Telle n'était certainement pas l'opinion des Baroques. Si les esprits vulgaires ou timorés vont trouver dans l'espoir d'un au-delà fertile en béatitudes une avantageuse compensation à la fugace facticité d'un ici-bas qui inquiète et qu'on ne reconnaît plus, le *topos* convenu du *theatrum mundi* va au contraire inspirer l'*homo barochus* et sera pour lui l'occasion d'une formidable mise en cause et mise en scène des choses et des êtres, dont il se sait, en fin de compte, l'ultime responsable. (p. 262)

On a pu suivre la construction de l'épistémè baroque proposée par J.-C. Vuillemin, et l'on voit, ce paragraphe l'illustre, que la place accordée à la religiosité est faible. L'explication est à chercher dans le retrait du divin de la scène du monde, signe d'une modernité commençant à se construire (souvenons-nous du mot de Nietzsche), mais aussi dans une rénovation de l'approche anthropologique du Baroque. L'approche des Rousset et consorts était anthropologique, mais leur anthropologie baroque était bien fondée sur des critères stylistiques. Débarrassé de la stylistique et du thématisme, J.-C. Vuillemin peut alors observer :

- que l'affirmation tirée du paragraphe que nous citons semble s'appliquer parfaitement, selon les « anciens » critères anthropologiques aux libertins (La Mothe Le Vayer notamment, ou encore le *Cyrano de Bergerac des États et Empires de la Lune et du Soleil*), mais semble inexacte au regard d'écrivains et poètes comme Bossuet, Hopil ou encore Chassignet.
- que Bossuet, Hopil et Chassignet ne seraient donc pas baroques au regard de l'anthropologie proposée par J.-C. Vuillemin. Mettre de côté le critère thématico-stylistique permet cette affirmation si l'on suit petit à petit le système que l'auteur déplie remarquablement au cours de son livre. Se pose

¹⁵ On se souvient des mots de Jean Rousset : « Mon intention est de présenter le Baroque, l'imagination et les formes propres au Baroque », Introduction de *l'Anthologie de la poésie baroque française*, Armand Colin, 1968, 3ème réed. p. 5. La perspective n'est cependant pas la même, Rousset devait imposer le Baroque à l'Université. De nos jours J.-C. Vuillemin doit convaincre de la validité herméneutique et anthropologique de « son » baroque.

alors la question de l'anthropologie augustinienne, que J.-C. Vuillemin ne traite pas dans son livre et qui pourrait éventuellement être relue à la lumière de ces nouveaux critères de lecture.

- qu'il y a bien, au xvii^e siècle, l'avènement de cette « ère du soupçon », due à la science, à la formation scientifique de l'esprit philosophique proposée par Descartes, à l'attention soutenue accordée progressivement à l'individu, qui peut avoir raison contre toute une société selon les libertins (cf. Théophile de Viau)¹⁶, et c'est l'un des grands mérites de l'ouvrage de J.-C. Vuillemin que d'attirer l'attention sur cet état de fait et de théoriser ces éléments en leur accordant une grande importance dans la construction de son épistémè baroque.
- que si l'on admet alors que Bossuet, Hopil, Chassignet, et nombre d'autres écrivains ne sont pas baroques, on peut se demander s'ils sont simplement en réaction avec l'esprit de leur temps, à l'avènement d'une modernité qui se caractériserait essentiellement comme annonciatrice de la fameuse « mort de Dieu » : la littérature religieuse et mystique est-elle simple résistance à l'esprit du temps et au « progrès » scientifique que J.-C. Vuillemin discerne fort justement à l'œuvre au xvii^e siècle ? On pourra alors éventuellement relire les travaux de Rousset sur la recherche de la permanence dans la poésie baroque française.

J'aimerais pour conclure rappeler cette phrase de Milan Kundera, dont Jean-Claude Vuillemin cite à quelques reprises des réflexions dans son livre, phrase qui pourrait également servir de boussole à la lecture d'*Epistémè baroque* :

Seul Dieu est dispensé de l'obligation de *paraître* et peut se contenter d'*être* ; car lui seul constitue (lui seul, unique et non existant) l'antithèse essentielle de ce monde d'autant plus existant qu'il est inessentiel¹⁷.

Si le Baroque n'a pas fini de faire couler de l'encre, c'est en définitive parce qu'il est bien plus que ce qu'il peut paraître à premier abord. Plus qu'un mot creux et inutile comme on pourrait le penser un peu hâtivement, le Baroque, J.-C. Vuillemin nous le démontre, est aussi une chose.

¹⁶ Cette pensée est totalement absente de l'espace mental d'un Bossuet par exemple.

¹⁷ « *Edouard et Dieu* », p. 302-303 in *Risibles amours*, Folio Gallimard, 1986.

PLAN

- L'héritage critique
- Bouleversements dans l'épistémè
- Baroque & Classicisme
- Herméneutique & anthropologie

AUTEUR

Maxime Cartron

[Voir ses autres contributions](#)

Courriel : max227@hotmail.fr